

ignée de cette partie du pays. Toute cette masse de granit brun est sillonnée dans tous les sens de larges bandes vertes de sapins et d'épinettes, ce qui provoqua chez Blanche Davis, cette heureuse comparaison qui enchantait l'instituteur :

“On dirait un gros œuf de chocolat ficelé de ruban vert...

Puis l'on vogua longtemps dans l'infini du silence qui grandissait toujours autour des excursionnistes, à mesure qu'ils remontaient la rivière, sa sphère mystérieuse. De chaque côté d'eux, des montagnes et toujours des montagnes se dressaient dans les attitudes les plus fantastiques. Ces rives du Saguenay sont deux chaînes abruptes, tourmentées, arides, mais toujours d'une grandeur indincible, de pics dénudés, de crêtes nues, de caps effrayants plongeant perpendiculairement dans les abîmes sans fond de la rivière. Une pente douce garnie de forêts de sapins, d'épinettes et de bouleaux adoucira quelquefois la rudesse de ces décors sauvages; mais pendant des lieues et des lieues, c'est la nature tourmentée, informe et titanique. C'est d'une grandeur sans égale, c'est d'une sublime sauvagerie, à la longue fatigante, étouffante...

L'on fut presque content quand, un peu avant midi, on arriva en face des Caps Trinité et Eternité.

“Oh ! que c'est grand, s'écria la jeune fille, en levant sa jolie tête vers les sommets du monstre de granit.

—C'est merveilleux, compléta M. Davis.

—Ça manque à Montréal, un cap semblable, hasarda Gaston Vandry, en s'essuyant le front de son mouchoir.

—Rien que ça ? lui jeta la jeune fille; vous n'êtes pas difficile, vous.

Paul fit débarquer ses voyageurs dans une petite anse au pied du Cap Trinité.

Le soleil arrivait à son zénith et l'ombre des deux caps coupait en deux la rivière. Un énorme silence pesait sur ce coin effrayant de la nature saguenayenne. L'instituteur plaçant ses deux mains en forme de cornet devant sa bouche, lança le cri mélancolique du huard... La plainte du bubonide monta d'abord vers le ciel puis, retombant tout à coup, elle alla frapper à toutes les saillies des deux géants de pierre; elle s'éparpilla en mille modulations dans l'espace silencieux... puis, durant une minute, l'écho se promena d'anse en anse, roula de crête en crête, de rocher en rocher, descendit au fond des ravins, puis, remonta encore, s'affaiblissant toujours, s'arrêtant tout-à-coup, accentuant davantage le solennel silence.

M. Davis et sa fille étaient ravis.

Or, pendant que le maître d'école les voyaient tous trois perdus dans la nuette admiration des deux géants, l'idée lui vint de faire un bout d'histoire du Saguenay. Il dit à ses amis la terreur, que cette rivière inspirait autrefois aux voyageurs, aux blancs aventurieux et aux indiens superstitieux; il raconta les

dangers des premiers navigateurs qui osèrent s'aventurer dans ces gorges; puis, la popularité dont, une fois disparue la terreur qu'il inspirait, jouit, aujourd'hui, le fleuve aux “eaux profondes”, et Paul ajouta :

“Ce cap qui s'élève au dessus de nos têtes et dont vous apercevez les trois gigantesques échelons, comme toutes les merveilles de la nature, a aussi sa légende qui ne le cède en rien à celle des menhirs de la Bretagne.

—Vous la savez ?... interrogea vivement Blanche.

—On se la transmet, ici, de père en fils, dans nos familles et, pour ma part, je n'ai eu garde de l'oublier, mademoiselle.

—Quelle joie ! s'écria la jeune fille; contez-nous-la, voulez-vous ?

—J'y prendrais franchement un grand plaisir, dit M. Davis.

—Ça fera passer le temps, ajouta négligemment Gaston Vandry.

Tous quatre s'assirent dans l'anfractuosité d'un rocher, au fond de la petite baie et, le maître d'école, comme s'il fut devant ses élèves, commença la légende du Cap Trinité, telle qu'on la raconte dans le pays du Saguenay. (1)

“C'était un beau soir d'été, voilà des siècles. Le Saguenay est plein des feux mourants du soleil qui se couche, derrière les Laurentides. Alors, le Saguenay, plus qu'aujourd'hui encore, vibrait avec amour à tous les bruits de la Nature et, ce soir, tout chante sur la terre comme tout sourit dans les cieux... Donc, c'est un soir d'été, voilà des siècles... Deux nacelles s'avancent, silencieuses sur les flots qui s'en vont là-bas d'où nous venons... Ce sont deux canots d'écorce tels que les Indiens les façonnent encore aujourd'hui; chacun d'eux est monté par deux hommes qui battent les flots en cadence. Tous quatre sont enfants des bois et ils s'abandonnent, ce soir, aux charmes de leur éternel rêve...

Tout à coup, nos indiens arrivent au pieds de deux caps qui font la nuit de leurs ombres immenses; entre les deux caps, il y a une anse arrondie et coquette.

C'est celle où nous sommes en ce moment, disait Paul.

Les canots glissent, plus rapides; coupant la ligne d'ombre que projettent les caps, ils viennent s'échouer dans la baie. Les canots sont vite couchés sur la grève où ils semblent déjà dormir et, bientôt, s'élèvent vers le ciel des flammes d'un grand feu de sapin. Les quatre indiens, disposés à l'entour du foyer, regardent longtemps, rêveurs, les rougeoisements de la flamme et les spasmes des tisons qui se tordent dans les cendres rouges. ... Approchons-nous de ces hommes austères, premiers habitants de ces farouches solitudes et prêtons l'oreille à leurs discours; l'un d'eux parle. C'est le plus jeune.

(1) Cette légende a été racontée en de beaux vers, dans l’“Oiseau Mouche” du Séminaire de Chicoutimi, en 1894, par M. l'abbé Alfred Tremblay, de Chicoutimi, (Derfla).